

Travail de fin d'études[BR]- Travail de fin d'études: "Analyse critique et défis de la criminologie clinique en Belgique francophone: état des lieux et perspectives."[BR]- Séminaire d'accompagnement à l'écriture

Auteur : Principato, Giulia

Promoteur(s) : Mathys, Cécile

Faculté : Faculté de Droit, de Science Politique et de Criminologie

Diplôme : Master en criminologie à finalité spécialisée en criminologie interpersonnelle

Année académique : 2024-2025

URI/URL : <http://hdl.handle.net/2268.2/23746>

Avertissement à l'attention des usagers :

Tous les documents placés en accès ouvert sur le site le site MatheO sont protégés par le droit d'auteur. Conformément aux principes énoncés par la "Budapest Open Access Initiative"(BOAI, 2002), l'utilisateur du site peut lire, télécharger, copier, transmettre, imprimer, chercher ou faire un lien vers le texte intégral de ces documents, les disséquer pour les indexer, s'en servir de données pour un logiciel, ou s'en servir à toute autre fin légale (ou prévue par la réglementation relative au droit d'auteur). Toute utilisation du document à des fins commerciales est strictement interdite.

Par ailleurs, l'utilisateur s'engage à respecter les droits moraux de l'auteur, principalement le droit à l'intégrité de l'oeuvre et le droit de paternité et ce dans toute utilisation que l'utilisateur entreprend. Ainsi, à titre d'exemple, lorsqu'il reproduira un document par extrait ou dans son intégralité, l'utilisateur citera de manière complète les sources telles que mentionnées ci-dessus. Toute utilisation non explicitement autorisée ci-avant (telle que par exemple, la modification du document ou son résumé) nécessite l'autorisation préalable et expresse des auteurs ou de leurs ayants droit.

Giulia Principato: C'est vrai. C'est vraiment dommage, parce que du coup, les stages, je pense qu'ils permettent d'avoir une autre...

Giulia Principato : Un regard. Ils vous permettent un regard. Mais pendant ce temps-là, vous n'avez pas tous les cours.

Interviewé : Oui, c'est vrai.

Puisque vous n'avez pas tous les cours, vous auriez perdu X cours de Mme Mathys, de moi, de M. Seron, je ne sais pas. Encore une fois, on est sur cette question de volume. Il fallait mettre des priorités//

Il y a des stages qui sont extrêmement formatifs, mais vous pouvez aussi avoir un stage où vous n'allez strictement rien faire. Et en fait, votre formation va être grévée sur un quart, grosso modo, c'est un quadri, par rien. Et vous n'aurez pas d'info, parce que vous n'aurez pas accès//

Si votre maître de stage vous plante dans un bureau et ne vous permet pas d'aller sur le terrain, de voir des gens, etc., vous allez perdre 6 mois de votre formation//

Giulia Principato : C'est vrai que dans le cadre du TFE, j'ai eu l'occasion de faire un stage d'observation et franchement, c'était vraiment incroyable parce que, du coup, j'ai pu assister aux entretiens, etc. Et en fait, on se rend compte de la réalité du terrain et ce n'est pas du tout la même chose que ce qu'on nous apprend ici à l'UNIF.

Et donc, du coup, je trouvais ça super enrichissant parce que ça nous permettait d'être confrontés à la réalité, au final.

Interviewé: Bien sûr, et elle est plus prosaïque, la réalité. C'est du terrain et on a les mains dedans.

Parfois, on se fait un film comme si c'était... Parfois, des trucs...

Giulia principato: Je pense que l'expérience aussi joue beaucoup et joue même un peu plus que ce qu'on peut nous apprendre.

Interviewé: Bien sûr, mais il faut arriver sur le terrain avec une base qui va vous permettre d'assez rapidement trouver votre place et comme je vous dis, d'être bien dans votre poste parce que sinon, le risque, c'est que vous soyez mal et que vous vous réorientiez//Je veux dire... Il y a des personnes que j'ai eues, une assistante qui a fait un remplacement sur le terrain et ça n'a pas été du tout.

Ni pour elle, manifestement, ni pour le service. Elle ne convenait pas du tout. Elle est partie, elle a refait des études et elle est repartie sur tout à fait autre chose.

Et j'espère qu'elle s'épanouit dans cette autre chose mais manifestement, si elle avait été plutôt sur le terrain, elle se serait rendue compte que ça n'allait pas//La relation telle qu'elle devait s'installer, ce n'est pas son public, ça ne va pas//

Comme un jeune médecin qui n'a jamais fait d'autopsie ou de travaux pratiques et qui à un moment donné se rend compte qu'il a un problème avec le sang et les boyaux.

Giulia Principato : C'est plus compliqué.

Interviewé : Ça devient compliqué pour lui.

On a ça dans toutes les professions, les instituteurs, leur premier stage. Je ne sais pas, être avec des enfants, c'est embêtant. Mais ça, évidemment, ça manque aussi un petit peu.

question des
stages
Pour être
intégrer dans la
partie
discussion?)

Il n'y a rien de parfait. Il faut que les choses évoluent.

Giulia Principato : Et pour conclure, que peut-on faire pour reconnaître l'importance des criminologues cliniciens dans le système judiciaire belge ?

Interviewé : D'abord, que les criminologues cliniciens qui sont sur le terrain soient irréprochables dans leurs pratiques, dans leurs souhaits d'évoluer, dans leurs curiosités. //

Je n'ai pas pris des criminologues parce que j'ai la foi ou quoi que ce soit. Non, c'est parce que j'ai eu des criminologues. Je me suis rendu compte que c'était des gens qui fonctionnaient bien, qui parfois, même souvent, étaient moins imbus de leur statut que des jeunes psychologues. //

Oui, il y a des jeunes psychologues qui sont persuadés que je suis psychologue, clinicien. Par sa difficulté à exister dans le champ psychosocial, le criminologue a parfois plus d'humilité à la base et essaye de faire sa petite place, parce qu'il sait bien que sa place n'est pas un donné. Le clinicien, un psy, il y a une place de psy, donc il faut un psy, donc forcément on ne va pas mettre à la porte.

Mais le criminologue, on sait bien qu'on peut le remplacer par un psychologue. On sait bien qu'on peut éventuellement demander à un travailleur social de faire une part de son travail, donc il va devoir peut-être plus prouver que d'autres, et donc il va être meilleur. Et puisqu'il est meilleur, je dis, voilà, moi quand j'ai des places et que ça se met, je n'ai pas de problème à prendre des criminologues plutôt que... Enfin, il faut quand même des psys pour jouer la partie. Mais sinon, pourquoi pas ? Je pense que la meilleure carte de visite c'est d'être compétent, d'être efficace, et d'être un bon professionnel.

Giulia Principato : Ok. En tout cas, merci beaucoup d'avoir répondu à toutes mes questions.

Interviewé : De rien. Vous pouvez couper votre truc, là.

Photo d'amélior

Entretien 13.02.25

Giulia Principato : Tout d'abord, merci beaucoup d'avoir accepté de répondre à mon interview. Pour commencer, quel est votre parcours professionnel ainsi que vos formations ? **Sous-thème 1**

Interviewé : Alors, moi j'ai fait la psychologie/la licence à l'époque, ça correspond au master. Puis j'ai commencé à travailler en hôpital psychiatrique pendant une dizaine d'années.

Et puis à un moment donné, en parallèle, j'ai intégré l'équipe ici du groupe Antigone // Et alors, quand je travaillais à l'hôpital psychiatrique, j'ai repris une formation de deux ans en hypnose ericksonienne. //

Giulia Principato : C'est quoi l'hypnose ericksonienne ?

Interviewé : C'est thérapie stratégique, thérapie brève. (rires)

Quelles ont été les principales étapes de votre formation ? Du coup, vous venez d'y répondre.

Giulia Principato : Donc, dans quelle mesure pensez-vous que votre formation initiale répond-elle aux exigences de votre emploi actuel ? **Sous-thème 2**

Interviewé : Alors, je dirais que c'est surtout en travaillant sur le terrain qu'on apprend le boulot. // Alors, les stages ont été très aidants, évidemment. //

Giulia Principato : Nous, on ne les a plus, donc.

Interviewé : Ah, vous n'avez plus de stage ?

Giulia principato : Non, on n'a plus de stage.

Interviewé : Mais vous avez la possibilité d'en faire, non ? C'est libre ?

Giulia Principato : Oui, c'est libre. Et du coup, ça empiète sur nos cours. Donc, c'est compliqué d'allier les deux. Si on fait un stage, on manque des cours. Ce n'est pas idéal non plus. Mais dans le cadre du TFE, on peut faire des stages d'observation.

Interviewé : Ah oui, c'est ça. Oui, c'est dommage parce que c'est vrai que finalement, enfin, moi je dis souvent, ce sont les patients que j'ai rencontrés qui m'ont appris mon boulot. // Après, voilà, dans mon cursus universitaire, il y a des professeurs qui m'ont marquée plus que d'autres.

Il n'y en a pas eu beaucoup, mais il y en a eu quand même (rires). Et je pense que ce sont des professeurs qui ont vraiment, comment est-ce que je veux dire, amené l'envie d'aller voir plus loin, la motivation aussi d'aller voir plus loin par rapport à ce qui nous est donné au cours.

Giulia Principato : On ressent un peu ça avec madame Mathys.

Interviewé : Oui, qui est très chouette.

Giulia Principato : Oui, franchement.

Interviewé : Les étudiants qui l'ont, ont beaucoup de chance pour apprendre leur futur métier.

Giulia Principato : Mais c'est ça. Elle pousse toujours la réflexion plus loin et c'est ça qui est assez chouette avec elle.

Forme

Profon

Forme

Adequat
nécessité
de
Toujours

Adequat
nécessité
de
Toujours

On ne se limite pas au cadre académique et tout. On va plus loin, et ça, je pense que c'est vraiment important.

Parce que rester effectivement dans quelque chose de très fermé, à un moment donné, je pense que... Surtout avec le domaine de la crimino, de la psycho, etc., il faut pouvoir sortir justement du cadrage académique.

Interviewé : Oui, et finalement, quand vous verrez, // si vous vous dirigez vers la clinique à un moment donné, en fait, si vous écoutez les justiciables, les bénéficiaires, vous allez vous rendre compte que c'est eux qui vous disent comment il faut travailler avec eux. //

Giulia Principato : J'ai pu m'en apercevoir pendant le stage d'observation. En fait, c'est nous qui nous adaptons à eux et pas l'inverse.

Interviewé : Oui, malheureusement, tous les professionnels ne fonctionnent pas comme ça mais je pense qu'effectivement, c'est vraiment important parce que c'est ce qui va permettre de créer le lien avec la personne. Voilà, et donc de ne pas faire rentrer les bénéficiaires dans notre façon de voir les choses.

Mais par contre, effectivement, d'avoir les connaissances les plus larges possibles avec des outils d'intervention // De connaître beaucoup de choses pour pouvoir aller piocher et s'en servir pour s'adapter au mieux. // Mais voilà, sans s'enfermer dans des procédures ou dans des cadres fixes et rigides. //

Giulia principato : Qui peuvent être plus pénibles qu'autre chose pour eux.

Interviewé : Oui, parce que pas aidant. Et donc, ils ne peuvent pas se sentir écoutés, ne pas se sentir compris.

Giulia Principato : Là, ça devient plus compliqué.

Interviewé : Le travail devient difficile (rires).

Giulia Principato : De quelle manière votre formation initiale ainsi que vos expériences vous ont-elles préparé au défi actuel de la criminologie clinique ?

Interviewé : C'est une bonne question. Donc, en quoi le cursus m'a préparée ?

Giulia Principato : Votre formation initiale, pas nécessairement le cursus. Ça peut être les formations que vous avez réalisées, etc. En quoi ça vous a préparé au défi actuel de la criminologie clinique ? En fait, j'ai repris un an pour mon mémoire.

Interviewé : J'avais fini tous mes cours. Et donc, à l'époque, comme j'avais fini mes cours, je m'étais dit, plutôt que de me tourner les pouces, je vais voir si je peux faire un stage dans le service, à l'époque, de M. Mormont où travaillait Serge Corneille, qui est coordinateur du groupe Antigone ici.

Et donc, pendant un an, j'ai été amenée à rencontrer des familles au sein desquelles il y a eu de la délinquance sexuelle. Et donc, pendant un an, j'ai été sur le terrain, dans quelque chose qui n'était pas prévu dans le cursus au départ. // Et on m'a donné aussi cette possibilité-là, cette chance-là. //

Et donc ça, ça m'a vraiment permis de pouvoir avoir une vision peut-être plus précise du terrain. // Et alors, surtout, je pense que ce qui fait qu'aujourd'hui, c'est aussi l'accumulation d'expérience.

Giulia Principato : Oui, non, mais c'est vrai. Je pense que c'est dommage qu'on nous ait supprimé les stages, justement, puisqu'on n'a pas de première expérience sur le terrain. Donc, du coup, on a eu notre

Adeq
de
réal
de
leur

sub
thème
2

Adequat
de la
réalité
de l'environ

parcours académique. Puis du jour au lendemain, on va être un peu jeté dans le monde professionnel sans réelle expérience, sans accompagnement, sans rien du tout.

Et donc, du coup, c'est un petit peu compliqué.

Interviewé : // Maintenant, le fait d'avoir, par exemple, un modèle de référence, sans, évidemment, s'enfermer dedans. Mais le fait d'avoir un modèle, nous, on travaille beaucoup avec le Good Life Model //

Vous en avez sûrement entendu parler au cours de Cécile Mathys (rires) mais je pense que ça peut aider, en tout cas, dans un premier temps, quand on démarre effectivement sur le terrain en criminologie. Ça permet d'avoir des repères, que ce soit au niveau théorique ou au niveau aussi d'outils d'intervention.

Et donc, je pense que ça peut permettre vraiment aux professionnels, en tout cas, à démarrer avec une certaine structure, // mais de pouvoir s'en détacher tout aussi vite, mais que ça puisse servir de levier, en tout cas. //

Giulia Principato : Un guide.

Interviewé : Oui, un guide. Ça, je pense que c'est important parce que, je veux dire, voilà, quand on travaille, on n'a pas des interventions en disant, ah oui, ça, je pense que je vais te poser cette question-là, ça me paraît cool // Voilà, c'est de savoir pourquoi on pose cette question-là // Enfin, voilà, quel sens ça a pour la personne, en quoi on va être aidant, etc.

| Et le fait d'avoir un modèle de référence, ça permet, en tout cas, de voir un peu vers quoi on va. //

Et je pense que c'est ça qui est important dans la démarche de terrain, c'est de savoir pourquoi on fait les choses et de pouvoir l'argumenter, quoi // Et qu'en fonction de la réponse aussi, de pouvoir se dire, souvent on se dit, mais tiens, ah oui, je vais poser cette question-là. OK, pourquoi je la pose ? En fait, parce qu'en fait, je suis curieuse de savoir, mais je suis curieuse, curieuse dans le sens pas professionnel.

Et donc là, c'est de se dire, oh ben non, je ne suis pas là pour être curieuse. Voilà, et donc toujours bien se questionner sur, voilà, qu'est-ce que ma démarche. // Voilà, est-ce que ça a du sens pour la personne ? Est-ce que ça va être aidant ? Enfin, voilà.

Giulia Principato : Pourriez-vous me dire, selon vous, qu'est-ce que la criminologie clinique ?

Interviewé : Voilà, vous m'embarquez sur un terrain théorique, moi je suis pratique (rires). La criminologie clinique, c'est l'accompagnement de justiciables // Oui, maintenant, c'est vrai que c'est un terrain qui est encore peu connu et fort bouffé par les psychologues // qui pensent, je pense, ce côté chasse gardée, où il laisse peu de place. //

Alors que je pense que pour certaines interventions, ça a plus de sens, que ce soit des criminologues.

Giulia Principato : Vous n'êtes pas la première à me le dire. (rires)

Interviewé : Donc voilà, oui, la criminologie clinique, c'est vraiment l'accompagnement dans tout ce qui est en lien avec la sphère infractionnelle.

Et je pense qu'il y a beaucoup de criminologues qui seraient plus compétents que certains psychologues.

Giulia Principato : De quelle manière la criminologie clinique se distingue-t-elle des autres branches de la criminologie ou d'autres disciplines ? Peut-être, par exemple, par rapport à la psycho, du coup ?

Interviewé : Oui, la criminologie est plus ciblée, non ? Vous pouvez répéter la question ?

Giulia Principato : De quelle manière la criminologie clinique se distingue-t-elle des autres branches de la criminologie et d'autres disciplines ?

Interview : Je pense par une spécificité qui est quand même plus présente parce que si on prend les psychologues, je veux dire, c'est vrai qu'on avait eu des cours de psychologie de la délinquance, etc.

Mais on est quand même dans quelque chose de plus large, peut-être, là où le domaine de la criminologie est quand même plus spécifique, me semble-t-il.

Giulia Principato : Il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse, c'est vraiment la perception de chacun.

Interviewé : Oui, mais j'ai réfléchi parce que je ne m'étais jamais posé la question, en plus que je ne suis pas criminologue de formation mais c'est vrai que Christiana, que vous allez voir demain, elle est criminologue.

Giulia Principato : Oui, je sais. Justement, j'essaye un peu d'avoir l'avis des psychologues, des criminologues, etc. Puisqu'en fait, la criminologie, c'est vraiment une discipline un peu tout terrain où elle est un peu au milieu de tout. Et donc du coup, pouvoir justement faire la part des choses et voir ce qui est propre justement à la criminologie clinique. Essayer un peu d'avoir une vue vraiment d'ensemble.

Interviewé : Parce que je pense que c'est vrai qu'on m'a souvent posé la question, mais tiens, un criminologue, à quel poste il peut pourvoir ? Ici d'ailleurs, Christiana, elle a été engagée, je pense que c'est au niveau d'un service mobile de psychiatrie légale. Des personnes sous statut de défense sociale, ce sont des personnes qui sont reconnues comme souffrant d'une maladie mentale et qui ont commis une infraction. Maintenant, je pense que par rapport en tout cas à une partie de la psychologie, ça peut peut-être effectivement se chevaucher.

Et donc là, par contre, la spécificité ne me paraît peut-être pas aussi claire. C'est complexe comme question.

Giulia Principato : Je pense qu'on ne peut pas donner une réponse universelle, une seule réponse. C'est vraiment subjectif, c'est très aléatoire et il n'y a pas vraiment de consensus sur cette question au final. Je pense que c'est assez large. Comment la place accordée à la criminologie clinique affecte-t-elle votre travail au quotidien ?

Interviewé : Dans le sens où quoi ça pourrait causer ?

Giulia Principato : Oui, dans les côtés peut-être négatifs qui pourraient y avoir, qui pourraient se répercuter sur votre travail professionnel dû à la non reconnaissance de la criminologie clinique.

Interviewé : Alors ce qui pose problème ici, c'est que par exemple, on a une collègue qui est criminologue et qui fait le même boulot que moi/On travaille dans la clinique avec des justiciables/Un des obstacles, c'est que par exemple, nous en tant que psychologue, quand les personnes viennent nous voir, donc on a une partie de nos bénéficiaires où on est subventionné/donc eux, ils ne payent rien/

Mais alors pour les jeunes auteurs d'infractions, il y a une prise en charge financière qui peut se faire soit via l'aide à la jeunesse ou alors ce sont les familles qui doivent prendre en charge les consultations. Et donc en fait, quand c'est notre collègue qui est criminologue qui prend en charge les consultations, il n'y a pas de remboursement/Donc moi c'est plutôt dans le sens, je trouve que les criminologues cliniciens ont tout à fait leur place et donc j'ai déjà collaboré avec des criminologues que ce soit au niveau des services d'aide aux détenus.

Et donc je trouve qu'ils ont une approche, en tout cas dans ceux que j'ai rencontré, oui, beaucoup plus de terrain, beaucoup plus/je ne sais pas comment en dire pour ne pas être déblatérante vis-à-vis des

Caract
clim
ce

Information
uniques

Csg de
la mon
recommandation

Caract
clim
ce

psychologues (rires), mais voilà, peut-être plus, je dirais qu'il y a un contact plutôt plus de personne à personne entre un criminologue et le bénéficiaire, là où parfois les psychologues voltigent un peu dans des hautes sphères. Mais qu'est-ce que je voulais dire par rapport à ça ? Donc voilà, moi j'ai toujours trouvé très chouette les collaborations avec les criminologues avec lesquelles j'ai dû collaborer. Et je trouve ça dommage que le criminologue clinicien ne soit pas reconnu au même titre que les psychologues pour que les bénéficiaires puissent obtenir notamment les remboursements, ou alors simplement aussi en dehors des remboursements. Vous avez par exemple des personnes qui sont incarcérées pour fait de mœurs, enfin tout ce qui touche à la délinquance sexuelle, et donc en fait ces patients-là sont orientés vers des centres de santé mentale spécialisés ou vers notre service, alors on n'a pas le label, mais on est reconnu comme étant spécialisé dans la prise en charge d'auteurs d'infractions à caractère sexuel.

Et alors ce qui se passe, c'est qu'au niveau des TAP, des tribunaux d'application des peines, ils demandent, une des conditions de libération peut être effectivement un suivi. Et donc en fait, un suivi psychologique, parapsychologue, reconnu, etc. Alors qu'à mon sens, un criminologue clinicien pourrait tout à fait, a tout à fait sa place pour ce type de prise en charge. Mais au niveau judiciaire, les conditions, dans les conditions en fait, c'est pas encore ancré, et donc je trouve que c'est, enfin voilà, là je trouve qu'il y a vraiment un obstacle. //

Giulia Principato : Justement, par rapport à ce que vous venez de dire, quelle est votre opinion sur la place de la criminologie clinique en Belgique francophone, tant d'un point de vue justement institutionnel que par rapport à l'opinion publique ?

Interviewé : À l'opinion publique ? Donc vous pouvez répéter la question ?

Giulia Principato : Oui, quelle est votre opinion sur la place de la criminologie clinique en Belgique francophone, tant d'un point de vue institutionnel et de l'opinion publique ?

Interviewé : Bah oui, ça revient un peu à ce que je vous ai dit, moi je pense que ça a tout à fait sa place, les criminologues cliniciens ont leur place. Et oui, comme je vous dis, je pense vraiment que ce qui différencie des psychologues, c'est ce côté plus... Oui, plus... Enfin, comme je l'ai dit tantôt, je suis désolée, je suis un peu fatiguée (rires).

Giulia Principato : Pas de soucis (rires).

Interviewé : Oui, plus dans un contact de personne à personne, je trouve, dans quelque chose de...

Giulia Principato : Et que pensez-vous par rapport à l'opinion publique, par rapport à ce que les gens pensent de la criminologie clinique ?

Interviewé : Alors, j'ai le sentiment qu'il y a une fascination. On voit M. Boxho un peu partout et on entend, c'est vrai, l'opinion publique, enfin les gens qui sont passionnés. Et à la fois, je pense qu'au niveau des politiques et au niveau de l'opinion publique, que les politiques mobilisent de l'argent pour le suivi de personnes qui ont commis des infractions, je pense que dans l'opinion publique, c'est compliqué.

On sait tous très bien que ça a du sens. Mais malheureusement, je pense encore que pour certaines personnes, il faut les laisser en prison, il faut réassurer la peine de mort, il faut toutes sortes d'idées. Mais sans que le fait d'accompagner les justiciables dans une démarche humaine, je pense qu'on n'y est pas encore.

Giulia Principato : Surtout par rapport à un criminologue-clinicien, dans le sens où on va demander à une personne lambda ce qu'elle pense de la criminologie clinique. C'est quoi la criminologie-clinicien ? Je pense que, comme vous l'avez dit, il y a cette fascination. C'est un peu une profession qui est...

C29
cadre
légal

Recomm.
clim.
ce.

Interviewé : Oui, c'est genre aux Etats-Unis, c'est le criminologue qui va aller voir Hannibal Lecter en prison. (rires)

Donc je pense qu'il y a vraiment ce côté fascination. Et en même temps, si demain les politiques disent qu'on va débloquent X millions d'euros pour qu'il y ait des criminologues qui accompagnent, etc.

Giulia Principato : Nous, on serait les plus heureux. (rires)

Interviewé : Je pense ou je craindrais en tout cas que... Enfin voilà, moi j'entends autour de moi des gens qui sont, tu crois, de toute façon... De toute façon, c'est un pédophile, il restera pédophile. De toute façon, ces gens-là...

Giulia Principato : C'est compliqué d'émettre... C'est compliqué par rapport à nous, surtout vous du coup, puisque vous travaillez déjà, vous avez une expérience, etc. C'est compliqué de faire entendre raison à quelqu'un qui a des opinions et des propos qui sont fort arriérés, peut-être même. C'est très compliqué. Comment le cadre légal actuel rend-il votre travail en criminologie clinique plus facile ou plus difficile ? Le sentiment de rencontrer des difficultés...

Interviewé : Vous pouvez peut-être être un peu plus précise. D'un point de vue légal, est-ce que c'est vraiment reconnu ? La criminologie clinique, est-ce qu'ils mettent assez de ressources à disposition afin de pouvoir réaliser le travail correctement, etc.

Je sais bien que tout ce qui touche à la délinquance juvénile, etc. Il y a beaucoup plus de lois, c'est beaucoup plus réglementé pour les criminologues, etc. Par exemple, un criminologue clinicien qui va aller faire un entretien avec un justiciable, etc.

Interviewé : Ah oui, c'est plus réglementé dans le sens où c'est moins facilement accessible ?

Giulia Principato : Il est un peu plus reconnu dans le sens où il y a des lois qui sont faites pour aider cette reconnaissance.

Interviewé : Ah oui, c'est ça. Évidemment, comme je suis psychologue, c'est peut-être plus compliqué. Je pense que là, par contre, Christiana sera... Oui. Maintenant, je pense que moi, si je vois une difficulté par rapport au fait de pouvoir faire ce boulot-là, c'est plus au niveau des justiciables adultes parce que c'est vrai qu'il y a peu de budget. — D Prête ol'ométurista

Par exemple, on est un des rares services à intervenir en prison. donc en fait, on intervient quand la personne est incarcérée et on continue le suivi au-delà de son incarcération.

Parce que, comment est-ce que je vais dire ? De nouveau, selon notre référent théorique, qui est un des modèles les plus récents, la continuité est importante. En fait, la prise en charge précoce sans interruption est importante. Quand je dis sans interruption, c'est brutal.

Tiens, ok vous sortez de prison, moi, je ne vous suis plus. Parce que moi, mon mandat, c'est uniquement... Donc là, on continue à voir la personne si elle le souhaite, évidemment. Et donc, ce qui est compliqué, c'est que la plupart des gens qui sont incarcérés, ils n'ont pas forcément les moyens.

Et donc, à ce niveau-là... C'est vrai qu'il y a les psychologues de première ligne, mais ça ne concerne pas les criminologues. Et même les psychologues de première ligne, ils ont droit à un quota de patients. Donc, ils doivent choisir.

Tiens, toi, tu as droit, toi, tu n'as pas droit.

Giulia Principato : C'est super compliqué de se dire, toi, tu ne n'en vaux pas spécialement la peine. C'est très compliqué.

Reconn
aim
ce.

Impact
du
cadre
légal

Impact
du cadre
légal

Mais c'est super intéressant ce que vous dites, parce que nous, on nous a toujours dit qu'il n'y avait pas spécialement beaucoup de criminologues qui travaillaient pour les établissements pénitentiaires, etc. Et donc, du coup, c'est bien, justement, qu'il y ait ce suivi, que ce soit par les psychologues ou même par les criminologues.

Interviewé : Mais oui, oui, oui. Le service d'aide aux détenus, vous voyez ce que c'est, le service d'aide aux détenus. Là, je sais qu'à Marche, en tout cas, ils avaient engagé une criminologue.

Giulia Principato : Mais c'est beaucoup plus rare que les psychologues, etc.

Interviewé : Et ici, c'est vrai que c'est parce que nous, avant, on déportait du service de psycho et qu'on est passé dans le service de madame Mathys. Mais je ne suis pas sûre que si on était resté en psycho, on aurait eu même la présence d'esprit, en fait, d'engager une criminologue ou un criminologue.

Je ne suis pas sûre qu'on y aurait pensé. On aurait pensé automatiquement aux psychologues. Et en fait, c'est en connaissant le département de criminologie, en collaborant avec Cécile, qu'on s'est dit, tiens, en fait, il y a un participant des cours, on était en contact aussi avec des étudiants en criminologie.

On s'est dit, mais en fait...

Giulia Principato : Ça commence à bouger. Ça commence à s'améliorer (rires).

Interviewé : Oui, oui (rires). Il y avait quand même un autre bagage. On parlait du cursus tout à l'heure. Je trouve que le bagage des criminologues est plus conséquent.

Je parlais de personne à personne tout à l'heure, mais il y a aussi vraiment le cursus qui est plus conséquent qu'un psychologue qui va sortir de psycho. Il aura peut-être eu quelques cours en délinquance. Mais j'ai le sentiment que ce n'est pas aussi...

Giulia Principato : C'est vrai que vous l'aviez dit tout à l'heure, le cursus en criminologie, parce que du coup, j'ai fait un bachelier en psycho et le master en criminologie.

Donc, j'ai vraiment les deux sons de cloche, entre guillemets. Et c'est vrai que je trouve que le cursus en criminologie est beaucoup plus spécifique et beaucoup plus centralisé, etc., spécifique que, par exemple, en psycho, où ça va être plus vaste, etc. Là, en criminologie, on voit où on veut aller.

Donc, on doit regarder certaines choses, être attentif à certaines choses, etc. Et c'est vrai que même notre manière, parce qu'on est quelques-uns à avoir fait psycho avant, on se disait qu'on a complètement changé notre manière de penser, de réfléchir et d'aborder même des situations. Alors oui, c'est sûr que le bagage en psycho est, je crois, indispensable pour aller en criminologie, parce que du coup, on a une base de réflexion, on a les modèles, etc., qu'on a vus.

On a eu plein de cours qui nous ont aidés, mais je pense que le cursus en criminologie est vraiment complémentaire à celui de psycho et ça nous permet d'avoir une vue vraiment d'ensemble. Et c'est bien. Mais c'est bien qu'il commence à y avoir des criminologues. (rires)

Interviewé : Mais oui, je pense que ça va se développer. Nous, on espère qu'à un moment donné, on puisse aussi avoir des subventions pour le suivi en prison. Il n'y en a pas assez.

Non, parce que les services d'aide aux détenus, ils ne font pas vraiment un suivi psychothérapeutique, comme ils disent. C'est plus un soutien à l'incarcération. C'est comme ça qu'ils définissent leur boulot.

Il y a les psychologues SPS, mais qui sont là pour les évaluations au niveau des demandes, de permission de sortie, etc. Évidemment, les personnes, la plupart du temps, ne se confient pas, ou très peu. Les personnes qui n'ont pas les moyens ne savent pas faire appel.

coad
aim
cl

Manque
de
ressources

Vous avez certaines prisons qui prennent en charge, quand même, certaines consultations pour certains détenus. Mais sinon, oui.

C'est vrai que ça cause un obstacle, parfois. On a des personnes qui souhaiteraient avoir un suivi dès l'incarcération, mais qui n'ont pas la possibilité de le financer. Et comme nous, on ne reçoit pas de subsides pour ça, on ne peut pas travailler gratuitement.

Giulia Principato : Justement, l'année passée, dans le cours de pratique psychosociale de Mme Mathys, il y a un ancien détenu qui est venu et il expliquait qu'au final, il avait été mal pris en charge dans l'enceinte de la prison. Il avait dû payer lui-même, tout ce qui était psychologue, etc. Et vraiment, je crois qu'il nous a tous marqués. (rires)

On est ressortis de là et on s'est tous dit OK, d'accord, on doit changer les choses (rires). Il nous a vraiment sensibilisés par rapport au fait qu'en prison, les psychologues étaient là pour faire 8 de 16 et pas plus. Il n'y avait pas de suivi derrière, il n'y avait rien du tout.

Et franchement, il était vraiment super touchant et il m'a marquée (rires). Donc voilà, ça a vraiment été... On a pu avoir une autre façon de voir les choses. Et j'ai trouvé ça bien, bénéfique surtout, qu'on ait vraiment cette vision, cette facette de la prison, de ce qui se passe en prison.

Interviewé : Et comment les personnes le vivent.

Giulia Principato : Et il disait que s'il avait eu une meilleure prise en charge, peut-être qu'il n'aurait pas fait toutes ces années-là. Donc franchement, il était vraiment chouette.

Interviewé : Oui, c'est là qu'on se dit que notre boulot, il a du sens. Mais je pense qu'il y a encore beaucoup de choses à faire et de combats à mener (rires).

Giulia Principato : Quelles approches cliniques mettez-vous en œuvre pour l'évaluation et le suivi des personnes ?

Interviewé : Comme je l'expliquais, on travaille beaucoup avec le Good Life Model.

On essaie de se tenir à jour. J'utilise aussi parfois les techniques d'hypnose. Malgré tout, mais c'est vrai qu'on a ce référent-là qui permet... Parce que parfois, on a des demandes.

Pour votre service, on aimerait bien que vous travailliez les faits parce qu'alors, le jeune, où la personne est suivie... Attendez, on saucissonne pas à la personne. Notre approche, c'est vraiment la personne dans sa globalité.

De l'amener à une vie épanouissante, en tenant compte, évidemment, de l'infraction, mais non pas pour le plaisir de ressasser le passé, mais pour l'accompagner dans le fait qu'elle puisse clarifier ce qui l'a amenée là, à un moment donné.

Giulia Principato : Au-delà du passage à l'acte.

Interviewé : Voilà. Et pour ne pas qu'elle refasse ou qu'elle puisse percevoir les signaux d'alarme et réagir. Donc, on est dans cette approche à la fois humaine et à la fois, malgré tout, dans le travail au niveau des facteurs de risque, mais plus comme étant un obstacle à l'épanouissement de la personne que comme une fin en soi.

Giulia Principato : Quelles sont les principales pratiques d'intervention utilisées dans le cadre de la criminologie clinique ?

Interviewé : Vous voulez dire de façon générale ?

Manque
de
ressources
↳ CS9
de la
mon
recommande ?

Approche
clinique

Interviewé : Ah oui. Je dirais... Parce que ça, vous n'êtes pas formé aux outils d'évaluation du risque de récidive ou des choses...

Giulia Principato : Pas autant qu'en psycho. En psycho, on l'a beaucoup plus abordé qu'en criminologie.

Interviewé : C'est vrai que ça aurait du sens, ce qui permettrait aux criminologues cliniciens de pouvoir aussi finalement occuper une place dans les SPS au niveau des prisons. C'est pour ça que disais qui suis-je, parce que je ne connais pas bien les cours en criminologie.

Alors du coup, c'est vrai que dans les SPS, il y a aussi le cours du Rorschach. Enfin, le test du Rorschach qui est utilisé, le TAT aussi.

Mais donc, peut-être oui que dans le cursus des criminologues, le fait d'avoir un volet plus testing, en tout cas pour que les criminologues puissent se faire une place à ce niveau-là. Parce que sinon, c'est vrai que s'ils n'ont pas ces compétences-là, ou alors, il faudrait qu'il y ait une place qui soit créée exprès pour les criminologues au sein des SPS.

Giulia Principato : C'est vrai que je n'avais jamais pensé à ça, mais en tout cas, vous avez raison au final parce que si on introduit tout ce qui est test, cette partie testing, que du coup les criminologues n'ont pas, ça les aiderait peut-être dans la reconnaissance de leur profession, etc., et de donner encore plus de poids et du bagage à leur cursus, à leur parcours.

Interviewé : Oui, parce que ça fait partie, pour moi, ça aurait du sens maintenant. Voilà, oui.

Giulia Principato : Quelles caractéristiques différencient les méthodes d'intervention dans le domaine de la criminologie clinique ? Vous venez un peu d'y répondre. Dans quel contexte êtes-vous amenée à travailler avec d'autres professionnels ?

Interviewé : Oh ben, je dirais surtout dans le contexte des suivis famille où là, on est amené à collaborer notamment avec le système judiciaire, les services de protection de la jeunesse, d'aide à la jeunesse. //

Et puis surtout, quand on a en charge des familles, souvent, un ou plusieurs membres de la famille sont déjà suivis par d'autres organismes ou d'autres centres. Où là, on est amené à collaborer avec eux. // Au niveau des prisons, c'est des collaborations avec les services d'aide aux détenus. //

Les SPS aussi, parce que parfois, justement, c'est très problématique entre un détenu et son psychologue SPS. Alors, parfois, on... Comment est-ce que je vais dire ? Il y a certains détenus qui ont vraiment un blocage avec certains psychologues des SPS. // Et donc, du coup, quand bien même ils voudraient exprimer certaines choses, ils n'y arrivent pas. //

Et donc, parfois, on a cette demande, dire, ben voilà, est-ce que vous voulez bien être présente avec ma psychologue SPS pour que vous puissiez expliquer un petit peu. // Et donc, évidemment, on se met d'accord ensemble sur qu'est-ce qu'on communique ou qu'est-ce qu'on ne communique pas. Pour, justement, essayer de débloquer la situation parce que la personne est tellement en difficulté avec sa psychologue SPS que du coup, on... Voilà.

Giulia Principato : C'est ce qu'il nous avait raconté l'année passée (rires). C'est exactement ce qu'il nous avait raconté. Il nous avait expliqué tout ça.

Giulia Principato : Donc, oui, on peut amener à collaborer de cette manière-là.

Interviewé : Ah oui, et alors, avec les maisons de justice aussi. Notamment quand la personne est libérée. //

Donc là, on collabore aussi.

interdisciplinaire

Giulia Principato : Dans quelle mesure le travail interdisciplinaire est-il nécessaire pour la prise en charge d'un individu?

Interviewé : Ah, alors là, pas toujours nécessaire qu'on soit bien d'accord (rires)

Quand... Alors, je pense qu'il y a des situations où c'est vraiment nécessaire effectivement. Quand je dis que c'est pas toujours nécessaire, dans le sens où parfois, le système judiciaire va pour les injusticiables lui splitter 40 000 services différents et Ce qui n'est pas du tout porteur. //

Interviewé : Enfin là, je vais peut-être au-delà de la...

Giulia Principato : Non, non, vous êtes en plein dedans.

Interviewé : Mais... Parfois, le fait qu'une personne ait trop d'intervenants autour de lui, ça vient faire l'effet inverse. On a des familles qu'on suit où ils nous disent : « on ne veut plus voir personne, on travaille avec le groupe Antigone et qu'on ne nous emmerde pas avec d'autres services » // C'est vrai que dans nos services, on essaye au maximum parce qu'on travaille aussi bien dans le travail au niveau de la dynamique familiale qu'au niveau des suivis individuels des individus qui composent la famille, des reprises de contacts entre auteurs, victimes, dans la fratrie ou parents-enfants. Et donc... Alors, vous avez le système judiciaire qui parfois nous confie l'ensemble des choses mais parfois, évidemment, il y a d'autres acteurs de terrain qui sont déjà présents.

Et là, effectivement, la collaboration est vraiment importante // Dans l'intérêt de ces familles, on ne peut pas dire qu'on travaille en solo, qu'on ne veut rien entendre // Donc la collaboration est importante.

Oui, je réfléchis... Euh... Oui. Mais voilà, oui.

Giulia Principato : Et justement, vous avez parlé des difficultés, etc. Quel défi pouvez-vous rencontrer lors d'une intervention pluridisciplinaire ? Vous en avez déjà un peu parlé avec justement le fait qu'il y ait trop d'intervenants, etc. Mais vous en voyez d'autres ?

Interviewé : Dans les défis... Alors... Oui, il y en a beaucoup.

Giulia Principato : C'est vrai ? En tout cas, on nous vend ça comme quelque chose de vraiment indispensable, etc mais c'est vrai qu'on ne nous parle pas particulièrement des défis, des côtés un peu négatifs de ce travail pluridisciplinaire.

Interviewé : Oui, quand vous dites pluridisciplinaire, ce n'est pas au sein de la même... Moi, ici, je vous parle vraiment entre équipes différentes.

Giulia Principato : Oui.

Interviewé : c'est ça, on est d'accord parce qu'on peut être en pluridisciplinarité au sein d'une même équipe.

Giulia Principato : Mais même au sein d'une même équipe, c'est vraiment large. C'est le travail pluridisciplinaire de manière générale.

Interviewé : Alors, ça peut vraiment être une richesse, en effet, parce que quand on est des intervenants avec des formations différentes, ça donne des éclairages différents // Par exemple, travailler avec des éducateurs, etc.

C'est vraiment très chouette. Ils sont dans le quotidien, notamment avec les jeunes. Donc, d'un côté, ça peut être beaucoup de richesse.

Bien sûr de l'interdisciplinaire
Déjà interdisciplinaire

Bien sûr de l'interdisciplinaire

Et alors, dans les défis auxquels nous on a déjà été confrontés, c'est notamment quand, finalement, en fait, vous ne travaillez pas dans le même sens. Donc, si vous avez des intervenants qui vont être focus sur les faits, sur la reconnaissance des faits, etc., avec nous, ça ne va pas aller. Je veux dire... parce qu'on ne travaille pas du tout dans cette optique-là. //

Déjà interdit

Et donc, ça peut être un défi quand vous vous rendez compte que des services travaillent vraiment avec des référents totalement différents, voire même qui sont à l'antipode l'un de l'autre. Dans les autres défis, il y a... Zut, j'ai oublié le fil de ma pensée. Donc, au niveau des référents théoriques, ce qui peut être aussi compliqué, c'est que parfois, vous avez des intervenants qui vont se positionner comme spécialistes.

Déjà interdit.

Et donc, ils savent mieux que les familles elles-mêmes ce dont ils ont besoin. Et bien là, de nouveau, c'est en termes de référents. Oui, donc en fait, ça revient toujours à cette histoire de référents et d'approche.

Là où on a déjà eu des désaccords, effectivement. J'ai déjà entendu parler que ce soit des éducateurs, assistants sociaux, psychologues. On a parlé comme de la merde aux gens, aux familles.

Et donc, dans ce cadre-là, c'est compliqué la collaboration.

Giulia Principato : Mais du coup, comment vous faites ? Est-ce que ça impacte le suivi de la personne quand il y a des gros désaccords entre les intervenants ? Ça ne met pas un petit peu à mal le suivi de la personne ?

Interviewé : Alors, on essaye que non, parce qu'évidemment, notre boulot, c'est pas de causer plus de torts qu'autre chose. Et donc, c'est de... Parce qu'en fait, au final, quand vous avez des intervenants qui vont parler de façon peu respectueuse, en tout cas perçue par les bénéficiaires, les bénéficiaires, ils pètent les plombs.

J'ai déjà assisté à des scènes au SPJ où les bénéficiaires se lèvent et sont prêts à en venir aux mains.

Giulia Principato : Ah oui, OK.

Interviewé : Et donc, c'est à un moment donné... Je sais que nous, on a déjà servi de nouveau un peu de médiateur.

C'est pas vraiment notre rôle, mais en tout cas, de pouvoir expliquer aux personnes avec lesquelles on travaille, écoutez, comme ça, c'est pas possible. Je sais que moi, une fois, il y avait une éducatrice qui... Dans la façon dont elle s'exprimait à cette maman, cette maman, ça la faisait flamber à tous les coups. Et cette même éducatrice, elle me disait, cette maman, depuis le temps que je la connais, vous me dites que vous la connaissez depuis longtemps et malgré ça, vous n'êtes toujours pas capable de vous adresser à elle sans lui faire péter les plombs.

Je dis, je suis désolée, mais ça me pose question. Et donc, du coup, ça a permis à un moment donné, fin voilà on en a parlé, d'essayer de collaborer au mieux.

Giulia Principato : Ce qu'il y a, c'est que c'est difficile parce que du coup, quand il y a ce genre de situation, il y a une perte, à mon avis, de confiance du justiciable, de la victime, etc... envers les intervenants et le travail doit être compliqué.

Interviewé : Et c'est ça qui est dramatique. Et ça, c'est souvent le cas dans des institutions de placement où les parents sont quand même toujours considérés comme les mauvaises personnes. //

Déjà interdit

Et donc, du coup, la collaboration entre les parents et les institutions est parfois difficile. Alors, ce n'est pas le cas avec toutes les institutions, bien sûr et si c'est le cas avec certains intervenants dans une institution, ce n'est pas le cas avec d'autres intervenants de la même institution.

Voilà, en tout cas, les défis auxquels on peut faire face et donc être pris parfois en se disant, voilà, moi, en tant qu'intervenant, il faut que je réagisse par rapport à ce qui se passe. Et en même temps, je dois réagir d'une façon telle à ce que ce ne soit pas préjudiciable pour le bénéficiaire. Donc, parfois, c'est un petit peu une partie d'échec.

Mais voilà, c'est le défi majeur, je dirais.

Giulia Principato : C'est déjà un gros défi (rires). Quelle solution pourrait être mise en œuvre justement pour pallier à ce genre de défi, à ce genre de problème ? Vous aviez parlé de la médiation. Mais que ce n'était pas spécialement votre métier.

Interviewé : Oui, en tout cas, ça a permis de, je pense vraiment à une situation en particulier, ça a vraiment permis de débloquer la situation et qu'au final, les choses se passent bien entre l'institution et la famille.

Maintenant, voilà, je pense que ce qui pourrait permettre de résoudre ce défi, je pense que c'est la formation de tous ces intervenants, que ce soit éducateurs, assistants sociaux, etc. Au niveau du cursus, de la formation, il y a peut-être des carences à mon sens, ou des choses qui devraient être amenées en plus, oui, je pense, au niveau de la formation.

Giulia Principato : Que pensez-vous des moyens, des ressources mises à votre disposition vous aidant à pratiquer votre métier ? Vous aviez parlé tout à l'heure du manque de ressources pour certaines situations, etc.

Il y a un peu une ère de la guerre, l'aspect financier, on travaille avec des publics fragilisés qui, économiquement, aussi souvent, et qui n'ont pas la possibilité de financer des services, et donc si on n'a pas de subvention, du coup, on ne sait pas offrir ce genre de service et donc on est dépendant, évidemment, des politiques, etc. Et ça, c'est un peu épuisant (rires), parce que c'est un peu un combat, parce qu'on a un statut aussi particulier ici, donc ça, c'est notre réalité de terrain, au niveau des moyens, du fait que ce soit une subvention, c'est chaque fois faire en sorte de s'assurer d'obtenir cette subvention pour pouvoir continuer nos missions.

Giulia Principato : Vous êtes un peu tributaire des subventions ?

Interviewé : Oui, oui.

Voilà, sinon ressources-moyens, sinon, je veux dire, voilà, ici, dans notre milieu de travail, avec la collaboration avec madame Mathys, là, par contre, c'est vraiment une ressource importante, parce qu'il y a un soutien aussi de ce travail. Je ne sais pas si vous pensez à d'autres choses aussi ?

Giulia Principato : Non, pas particulièrement. Encore une fois, c'est vraiment super subjectif, donc du coup, voilà, quand je fais les entretiens, etc., ou quand je discute avec des personnes du métier, ils m'apportent des ressources, des difficultés, etc., totalement différentes, et justement, c'est ça qui fait la richesse, je trouve, de ce travail-là, c'est que je peux vraiment avoir une vie d'ensemble, vraiment faire un gros état des lieux.

Donc, je trouve ça bien, je trouve ça chouette dans ce TFE, donc voilà. Dans quelle mesure la formation en criminologie offre-t-elle la possibilité d'acquérir une expertise clinique adéquate ? Et quelle spécialisation ou formation complémentaire pourrait être nécessaire ?

Interviewé : Ah oui, du coup, moi, je n'ai pas le cursus en criminologie.

Solution
pour
Polier
à
des
d'eff

Ressources
Disponibles

Giulia Principato : Oui, mais c'est pas grave, c'est juste dans quelle mesure la formation d'un criminologue, de ce que vous voyez quand vous travaillez avec eux, etc.

Interviewé : Oui, de ce qu'il faut.

Giulia Principato : Dans quelle mesure la formation en criminologie offre-t-elle la possibilité d'acquérir une expertise clinique adéquate ? Et quelle spécialisation ou formation complémentaire pourrait être nécessaire ?

Interviewé : Moi, je dirais la pratique clinique.

Giulia Principato : Tout à l'heure, vous aviez parlé aussi du fait qu'ils étaient beaucoup plus dans une relation de personne à personne. Qu'est-ce que vous voulez dire par plus d'une approche personne à personne que le psychologue n'a pas ou a moins ?

Interviewé : Oui, j'ai l'impression qu'il y a quelque chose où il y a plus un travail de... Comment est-ce que je vais dire ? C'est pas eux et nous. On travaille ensemble. //

contact
crim
ce

Giulia Principato : Mais c'est rare qu'une psychologue pense comme ça. D'habitude, les psy, c'est il y a nous et puis il y a « eux » (rires). Du coup, c'est rare qu'il y ait cette vision de complémentarité.

Interviewé : (rires) Je n'arrive pas à trouver le bon terme par rapport à ce que je ressens. Vous l'aurez compris, je n'ai pas spécialement une bonne image de ma profession. En fait, si je dois comparer... Oui, je trouve que les psychologues vont peut-être plus vite se positionner en tant que spécialiste. Ils savent.

Évidemment, ils savent (rires). Que le criminologue ne va pas être là-dedans. Maintenant, je pense que par rapport aux psychologues, je pense qu'en psycho, on a beaucoup de stages.

Et je pense que... Oui, je ne comprends pas pourquoi ils ont supprimé... Ça me paraît tellement indispensable que les étudiants, en tout cas qui se dirigent à la criminologie clinique, aient des stages.

Giulia Principato : Par manque de temps. Parce qu'en fait, la psycho, c'est en 5 ans. Il y a 3 ans de bachelier, 2 ans de master. Et la criminologie, c'est un master orphelin. Du coup, il y a un professeur qui disait que s'ils laissaient les stages, ça voulait dire qu'il y avait moins de cours.

Et déjà, on n'a pas beaucoup de cours. Au final, c'est 4 quadri. Du coup, c'était compliqué. Mettre des stages, c'était enlever des cours. Du coup, ils ont décidé d'enlever le stage pour continuer l'apprentissage.

Interviewé : Parce que... Moi, j'aurais tendance à penser que ça pourrait desservir le criminologue parce que quand il va sortir de ses 4 années d'études face à un psychologue qui aura fait peut-être la psychologie de la délinquance et qui aura eu des stages en prison. // Oui, moi, j'ai le sentiment que ça risque de desservir. Et on sent quand même... Déjà, le stage, ça permet aussi de pouvoir un petit peu aller mettre en pratique ce qu'on a appris au niveau théorique // Mais ça permet aussi quand même de préciser vers quoi vous préférez. // Après, la crimino...

Stage

Giulia Principato : Mais la crimino, c'est super large. On peut être criminologue de tout, au final. On peut être criminologue dans des banques, criminologue... On peut être criminologue dans le domaine de la criminalité organisée, etc. C'est vraiment super large. En fait, c'est comme la psycho. C'est super vaste, entre guillemets.

Et j'espère qu'un jour, il y aura un bachelier en crimino avec, justement, plus de cours.

Interviewé : Un cursus plus complet.

Giulia Principato : Avec des stages.

Interviewé : Oui, parce que je pense que c'est encore flou pour les étudiants qui sortent de crimino de savoir où ils peuvent postuler.

Giulia Principato : On nous dit qu'il n'y a pas de travail (rires). On nous dit qu'il n'y a pas de travail. Et que ça va être compliqué. Nous, en Master 2, on s'est dit qu'il fallait peut-être qu'on regarde pour déjà postuler. Pour déjà... Mais c'est compliqué.

Quand on regarde pour les emplois crimino, ils mettent emploi psycho. Du coup, c'est super compliqué. Donc, on essaye d'un petit peu regarder partout.

Interviewé : Vous pouvez toujours répondre aux offres psycho. Vous vous argumentez comme quoi, un criminologue, ce serait même peut-être mieux (rires).

Giulia Principato : Oui, c'est vrai (rires). Il y a une prof qu'il m'a dit ça. Mais c'est ça, le problème, c'est qu'on arrive en Master 1, on nous dit de toute manière qu'on n'aurait pas de travail. Super, c'est gentil.

Interviewé : J'ai l'impression qu'il y a de plus en plus d'offres. Ici, parce que Christiana est mi-temps au groupe Antigone. Elle a trouvé un mi-temps comme criminologue.

Elle vous en parlera. Mais... Tout ce qui est services d'aide aux détenus, je pense que probablement dans des services un peu comme le nôtre, qui interviennent au niveau des violences, soit très familiales ou des choses comme ça. Peut-être même dans les IPPJ.

Les IPPJ, langage de criminologue. Ah ça, je ne sais pas du tout. Parce que je pense qu'il y a un ancien étudiant de Mme Mathys qui a eu un poste d'attaché de direction.

Je ne sais pas quoi. Ah ben oui, une amie de Christiana. Donc dans les IPPJ, langage de criminologue, donc j'ai dit quoi ? SAD, dans tout ce qui est psychiatrie, défense sociale. Dans les services de défense sociale. Donc ça fait quand même quelques secteurs. Plus la police.

Giulia Principato : Mais c'est vraiment super limité. Quand on regarde les offres, soit les services sont complets. Dans les ASBL aussi, puisqu'on regardait un petit peu. Je crois même qu'on en avait parlé une fois avec Mme Mathys brièvement. Ils disaient que comme il n'y avait plus de... Ils étaient aussi tributaires de tout ce qui était subvention, etc. Et comme il n'y en avait pas beaucoup, engagé, c'était compliqué.

Alors que la demande augmente, mais eux ne peuvent pas engager parce que justement, il n'y a pas de financement. Et c'est ça par rapport à l'opinion publique.

Interviewé : Je pense qu'un politicien qui va dire on a débloqué de l'argent pour le suivi des auteurs, ça ne va pas faire sa pub // C'est malheureux (rires) et même quand il y a un appui scientifique, parfois les politiques font l'inverse //

Giulia Principato : Mais le problème, c'est que les auteurs sont aussi mélangés avec les victimes. Donc s'il n'y a pas d'aide pour les auteurs, il n'y a pas d'aide pour les victimes non plus.

Interviewé : Et parfois les auteurs ont été victimes aussi.

Giulia Principato : Du coup, on est un petit peu bloqués. Donc c'est vraiment compliqué. On va trouver, ça va aller.

Interviewé : En tout cas, je pense que c'est une discipline qui a de l'avenir.

Recomm
opinion
publique

Giulia Principato : J'espère. Au début, avant de faire le TFE, j'étais super pessimiste parce qu'on me dit criminologie clinique, on nous dit tout le temps qu'il n'y a pas de travail, les gens ne connaissent pas forcément la profession, ça parle beaucoup de psychologie mais pas de criminologie.

Et puis même nous, on est arrivé en Master, on s'est dit c'est quoi la différence entre un crimino et un psycho. Du coup, au fur et à mesure, toutes ces différences se sont mises en place. Je crois que ce qui nous a vraiment aidé, ce sont les cours de Mme Mathys.

Sans mentir, c'est vraiment ces cours-ci. Du coup, au final, je me rends compte que la criminologie avance lentement, mais ça avance, ça s'améliore et du coup, il y a de l'espoir. Peut-être un bachelier bientôt. (rires)

De quelle manière les employeurs considèrent-ils les compétences propres des criminologues cliniciens par rapport à d'autres professionnels ? On en avait déjà un petit peu parlé tout à l'heure.

Interviewé : Oui, je dirais similaire et peut-être pas similaire, je ne sais pas, complémentaire. Parce que vous avez aussi, vous aussi bien des cours pour la prise en charge des auteurs que des victimes ? Ou c'est juste auteurs ?

Giulia Principato : Non, c'est tout. C'est de la criminologie interpersonnelle, donc c'est vraiment victimes, auteurs. On a eu des cours sur la dangerosité avec M. Garcet, donc là, c'était plus sur tout ce qui était auteurs, les tueurs de masse. En fait, c'est tout.

Le champ d'application est large.

Interviewé : Oui, je dirais une complémentarité avec des zones communes où on peut se rejoindre, je veux dire. //

Giulia Principato : Selon vous, quels sont les éléments de la criminologie clinique devant être améliorés et d'une certaine manière repensés ? Pour justement avoir cette reconnaissance de la criminologie clinique.

Interviewé : Ce qui devrait être amélioré. Je ne suis pas sûre que ça vienne, ça doit venir de là, mais d'un changement de mentalité // plus pour ceux qui... De nouveau, je pense que j'en reviens à peut-être une pratique de terrain, peut-être vraiment spécifique. // Oui, au niveau des stages, au niveau... C'est indispensable, je pense. //

Oui, je n'ai pas d'autres réponses, parce que je pense que je n'ai pas une vision peut-être assez...

Giulia Principato : Non, vous êtes dans le bon, vous répondez la même chose que certains criminologues, donc au final... (rires)

Interviewé : Oui, j'aurais dit ça.

Giulia Principato : Et pour conclure, quels sont les conseils et ou suggestions que vous auriez par rapport au domaine de la criminologie clinique, à l'amélioration de ce domaine ?

Interviewé : Des conseils... Bon, je dirais il ne faut pas que vous hésitez en tant que criminologue à postuler à des postes de psychologue (rires), et d'argumenter... Mais... Mais oui, c'est marrant, parce que parfois j'ai...

Oh purée ! C'est tombé, là, comme ça ! Je me retourne, je me dis, tiens, j'ai une drôle de luminosité. Je réfléchis.

Complémentarité
Professionnelles
?

Piste
d'amélioration

Ça met parfois du temps. Oui, j'irais dans... dans la pratique... Et que conseiller... Après, je suis sûre qu'il y a des réponses qui vont me revenir en tête. Je me dis, oh merde, j'aurais dû dire ça.

Si je pense à un truc, je vous enverrai un mail. Parce que parfois, ça me vient après(rires).

Giulia Principato :Je rajouterai la retranscription(rires).

Interviewé :Non, parce que je suis sûre qu'il y a un truc auquel je ne pense pas. Enfin, j'ai déjà pensé que je ne pense pas là, maintenant. Et peut-être aussi, en termes de visibilité, je me dis, comment rendre visible cette profession.

Giulia Principato :Sensibiliser, etc.

Interviewé :Et donc, je pense que ça passe peut-être aussi par... au niveau du cursus des criminologues. Peut-être que... qu'un étudiant qui va avoir terminé son cursus puisse se définir très clairement dans qui il est au niveau de sa profession.

Et comment est-ce qu'il peut parler de sa profession. Et donc ça, je pense que c'est, entre autres, lié à comment les professeurs aussi vous parlent de votre métier/Mais je pense que si la criminologie clinique pouvait avoir plus d'assises/ça passe aussi par comment les professionnels, les criminologues vont... s'imposer, ou en tout cas se... J'ai un autre mot qu'imposer, mais se... Enfin, vous avez compris.

Giulia Principato :Oui, oui, oui mais c'est vrai que je pense que la majorité des étudiants qui sortent de Crimino ne savent pas réellement se définir. Et je pense que si on leur pose la question, ben... ils ne savent pas.

Je vous dis, c'est vraiment parce que je fais ce travail de fin d'études qu'au final, je sais, j'apprends beaucoup en lisant de la littérature, etc. Mais c'est vrai que quand j'en parle autour de moi avec des amis qui sont aussi en Crimino, ah ben oui, c'est intéressant ce que tu dis. Et donc du coup, ils disent, ah oui, c'est vrai que ça, on n'y a pas pensé.

Parce que du coup, j'ai posé au début de faire le TFE, j'ai demandé pour elle ce que c'était le criminologue et elle ne savait pas spécialement y répondre.

Interviewé :Et vos profs, ils vous donnent une définition ou ils vous disent ?

Giulia Principato :Pas vraiment de définition. Ils ont leur propre définition à eux.

Mais des fois, ils ne sont pas d'accord. C'est super subjectif. Donc du coup, on n'a pas vraiment de définition à proprement parler.

Madame Mathys va en avoir une, M. Garcet va en avoir une autre, M. Dantine va en avoir une autre.

Interviewé :Et donc vous devez vous démerder avec tout ça.

Giulia Principato :Et donc du coup, je pense que ça dépend la finalité aussi vers laquelle on se tourne.

Là, moi je suis en interpersonnel, il y en a d'autres qui sont en criminalité organisée. Et donc du coup, ma définition ne sera pas la même qu'une personne qui a été en crime orga. Donc voilà, ça dépend du domaine vers lequel on se tourne, je pense.

Interviewé :Parce que je me dis que c'est vrai que ça ne doit pas être ridant. Je me dis, allez, finalement, si vous êtes face à un employeur qui vous dirait, qu'est-ce qui ferait que j'aurais plus d'avantages à vous engager, vous, criminologue clinicienne, plutôt que psychologue qui a suivi psychologie de la délinquance ? C'est compliqué, c'est vraiment compliqué.

Giulia Principato : Après, je pense que, ben voilà, il y a des atouts de la criminologue que la psycho n'a pas spécialement.

Maintenant, on ne peut pas nous faire le travail d'un psychologue dans le sens où on n'a pas la formation et pour faire un suivi adéquat, je pense qu'on est plus un soutien qu'un suivi en fait. On ne peut pas faire un suivi, on n'a pas les outils pour. On ne peut pas faire les testings, on n'a pas toutes les méthodes non plus fin si On les a eues pour ceux qui ont fait le bachelier en psycho, mais on n'a pas toutes les techniques non plus d'entretien, on ne les voit pas en profondeur, donc c'est compliqué.

Interviewé : Parce que moi, je pense qu'au niveau des criminologues cliniciens, ils ont tout à fait leur place dans l'accompagnement de la personne. Enfin, je veux dire, en psycho, on ne fait rien de plus.

Giulia Principato : Avec, je crois, alors une autre formation.

Interviewé : Oui, et que du coup, peut-être, on parlait tout à l'heure du fait, comment rendre le boulot, peut-être de vraiment bien définir et au niveau de l'accompagnement peut-être plus ciblée sur tes modèles psycho-criminologiques ou je pense peut-être en psycho de la délinquance. Je ne sais pas.

Moi, ça date d'il y a... Je suis sortie en 2006, donc ça date d'il y a 20 ans. Maintenant, je vais vous dire, les cours de psycho de la délinquance ne m'ont pas laissé un souvenir. Enfin, voilà.

Je n'ai pas le sentiment, en tout cas, moi, à mon époque, en psycho, qu'on avait reçu des modèles de référence ou en tout cas qu'on avait été formés là où peut-être plus en crimino. Mais de nouveau, en psycho, je ne sais pas comment se sont donnés les cours à l'heure d'aujourd'hui. Et que peut-être, effectivement, si au niveau du cursus, tiens, criminologue-clinicien, c'est l'accompagnement et donc de vraiment cibler, plus alors sur des techniques aussi d'entretien.

Mais voilà, par exemple, un modèle... Enfin, je reviens au good life model. Mais bon, je dis à mon collègue, on n'est pas des djihadistes du good life model. C'est un modèle qui a aussi ses limites et qui a mis aussi d'autres choses qui sont intéressantes.

Mais c'est assez complet dans le sens où il vous donne des repères théoriques et puis vous avez des indicateurs qui vous permettent d'évaluer si, oui ou non, vous êtes dans une pratique de terrain qui est cohérente avec cette approche-là. Et donc ça, je ne suis pas sûr qu'en psycho, il y ait vraiment... Ils aient aussi en profondeur au niveau de...

Giulia Principato : Après, moi, je n'ai fait qu'un bachelier. Je ne sais pas ce qu'il y a en master. Mais... En psycho, ils allaient quand même pas mal en profondeur. Après, le good life model, je crois que je l'ai vu en crimino et même pas en psycho. Donc, on l'a vu, mais pas... Pas énormément.

Interviewé : Donc, c'est vrai de voir un peu entre cursus en psycho et en crimino qu'est-ce qui est différent et qu'est-ce qui pourrait être complémentaire.

Giulia Principato : À voir. En tout cas, merci beaucoup d'avoir répondu à toutes mes questions. Je vais couper.

Multiplicato
role de
psycho
Pôle ol'
amélioration

Approche

Interview 14.02.25

Giulia Principato : Tout d'abord, je voulais vous remercier d'avoir accepté de répondre à l'interview. Oui, bien sûr. Alors, quel est votre parcours professionnel ainsi que vos formations ?

Sous thème 1

Interviewé : Formation, ok. Parcours professionnel, moi j'ai fait un bachelier en licence. En licence, ça s'appelle licence en France en fait // J'ai fait un bachelier en psycho en France //

Formal

Giulia Principato : Oui, ok.

Interviewé : J'ai fait un master crimino ici à l'Uliège // Et une fois que j'ai commencé, j'ai pas fait de formation lors de mes études en fait, je me suis concentrée là-dessus.

Et quand j'ai commencé à travailler ici au service, j'ai fait une formation au Good Life Model // Je ne sais pas si vous avez déjà vu un peu au cours.

Profession

Formal

Giulia Principato : Oui, un petit peu avec madame. Mathys

Interviewé : Oui, du coup, je me suis formée à ça. C'était une formation de trois jours et c'est jusqu'à maintenant. Ça fait quand même que deux années que je travaille.

C'est la seule que j'ai fait.

Giulia Principato : Ok.

Interviewé : Pour l'instant.

Giulia Principato : Quelles ont été vos principales étapes de formation ? Vous y avez répondu. Dans quelle mesure pensez-vous que votre formation initiale répond-elle aux exigences de votre emploi actuel ?

Sous thème 2

Interviewé : Formation initiale, l'université vous voulez dire ?

Giulia Principato : L'université et même du coup la formation que vous avez faite sur le Good Life Model.

Interviewé : Ok. C'est une bonne question. Ok, je vais quand même être un peu honnête // Je ne suis pas sûre que le bachelier en psycho m'a aidé énormément. //

Adéquation
réalité
de
l'emploi

Je ne vais pas dire qu'il n'a pas aidé du tout. Mais ce n'est tellement pas spécifique ce qu'on a vu // C'était un peu la base, l'écoute, l'empathie et tout ça.

Donc oui, peut-être un peu // Dans l'analyse des comportements, peut-être un peu ou l'ouverture d'esprit, je veux dire peut-être un peu, je ne sais pas // Mais je ne vois pas trop de lien direct // Par contre, dans le master, oui // Parce que du coup, j'ai eu plein de cours avec Cécile Mathys // Aussi les cours avec Monsieur Garcé // je pense.

Giulia Principato : Oui, en interpersonnel.

Interviewé : Oui, maintenant ça s'appelle interpersonnel.

Giulia Principato : Oui, c'est la finalité interpersonnelle.

Interviewé : Oui, ça, ça a été chouette.

Malheureusement, ce que je dois dire aussi, c'est que les cours de droit, ils sont importants, alors que je ne les aime pas. J'en ai souffert. Vraiment, j'ai souffert avec ça.

Mais c'est vrai qu'en tant que criminologue, surtout puisque je travaille dans le domaine de l'aide à la jeunesse, c'est important. Pas forcément dans les détails. Je pense qu'on n'est pas obligé à nommer.

On ne demande pas c'est quoi l'article qui correspond à ça. Ce n'est pas ça. Mais que je comprenne pourquoi un enfant, à un moment donné, est placé, à quoi, c'est quoi les mesures, c'est quoi les délais de temps, pourquoi ça fait dix ans qu'il est là.

Un peu comprendre tout ce qui se passe derrière, c'est quand même utile d'avoir ces infos-là. Aussi, parce que moi, je vais voir des détenus en prison, donc aussi comprendre c'est quoi les peines, c'est quoi les mesures qu'ils peuvent avoir une fois qu'ils sortent, les PS, les permissions de sortie, les congés pénitentiaires. Si on va là-bas et il nous parle de ça et on ne sait pas de quoi il parle, c'est un peu un problème.

J'ai remarqué que parfois, avec des psychologues de l'extérieur, ils ne savent pas forcément ce que ça veut dire. Ils ne savent pas c'est quoi la durée d'une PS ou d'un CP.

Ils savent que ça existe, mais ils n'ont pas forcément...

Giulia Principato: La formation que nous on a eue.

Interviewé : Ah, vous avez fait psycho aussi ? (rires)

Giulia Principato : Oui, j'ai fait psycho(rires).

Interviewé : Ah, génial !(rires)

Giulia Principato : Donc, j'ai le même parcours que vous(rires).

Interviewé: Par contre, oui, ce que je peux dire, parce que j'ai des collègues aussi qui ont fait le droit avant et après à la crimino. Là, par contre, je vois peut-être un peu plus ce que ça peut nous apporter, parce que moi, je suis un peu plus dans la clinique, dans le suivi des personnes, l'accompagnement.

Quand je parle à des collègues qui ont fait du droit, ils n'ont pas cette affinité avec l'humain, je veux dire. C'est pas que c'est des monstres ou des robots.

Giulia Principato : Mais ils sont plus terre à terre, je pense.

Interviewé: Oui, ils sont très cadres, carrés. C'est ça ce que la justice elle dit, c'est ça les lois, on fait ça. Alors que nous, ici, on essaie quand même un peu plus de prendre la personne en charge, la situation aussi.

C'est un peu plus souple peut-être. Donc là, je vois très bien la différence. Je pense qu'on est vachement complémentaires.

Par contre, c'est pas des adversaires. C'est très aidant quand je discute avec. Pour mes situations, honnêtement, il y a des points de vue qui sont hyper intéressants.

Mais je ne pourrais pas faire leur boulot. Eux, ils ne pourraient pas faire le mien.

Giulia Principato : C'est deux formations qui sont totalement différentes.

Adequation
réalité
de
l'environnement

Caractéristiques
propres à
la
criminologie

Interviewé : Tout à fait. Donc ça, je ne sais pas. Moi, je n'étais pas au courant quand je faisais crimino que c'était... Oui, quand on discutait, je me disais... C'est peut-être pas aller dans la clinique, mais quand on est sur le terrain, ça se remarque.

Giulia Principato : Ça se ressent.

Interviewé : Oui. Comment ils approchent les situations, c'est pas mal.

Et en termes de formation, pour les Good Life Models, puisque je travaille au groupe Antigone, c'est très important//Je veux dire, c'est vraiment comment nous on fait, comment on approche les choses.// Mais aussi, en termes de... Comment aller vers une personne, ça a été// Je ne sais pas comment le dire.

Entendre, parce que c'est le monsieur qui l'a créé, c'est Tony Ward qui l'a créé, qui l'a présenté. Entendre comment lui, il est arrivé à la perception des choses et à quel point il est encore ouvert à adapter ou à modifier des choses. Il est tout le temps en train de se former encore.

C'était vraiment vachement intéressant. En plus, il y avait des gens de partout. Il y a des gens de Finlande qui sont venus, d'Espagne, qui appliquent le modèle de manière différente.

Et du coup, dans le domaine un peu plus criminologique, alors que c'était pas tous des criminologues. Mais je trouve que c'est quand même un modèle qui s'approche le plus. Où la criminologie ressort très bien, je trouve.

C'est pas que les psychologues ne peuvent pas le faire, ils le font. Ma collègue le fait, vous l'avez vu. Mais je trouve que ça correspond tellement à ce qu'on voit en cours//en fait, en termes de psychologie.//

Giulia Principato : C'est représentatif//c'est un modèle qui est représentatif. //

Interviewé : Oui, oui, oui. Et ça m'a fait plaisir de le voir un peu plus dans les détails parce que j'avoue que dans les cours, parfois, ça peut être un peu flou.

Elle n'a pas le temps de présenter dans les détails.

Giulia Principato : Non, c'est impossible.

Interviewé : Et c'est énorme. Oui. Mais du coup, oui, je pense que c'est plutôt ça. C'est vraiment la différence que Psycho peut amener.

Les cours en criminologie pourraient être un peu plus spécifiques, je trouve, quand même//Mais je pense que c'est le cas maintenant avec les mineurs.//

Giulia Principato : Oui, spécifiques, oui et non.

Parce que du coup, il n'y a plus de stages, il n'y a plus rien. Ça, oui. Du coup, les cours, oui, il y en a qui ont été ajoutés, etc. Maintenant, plus spécifiques, oui, d'un point de vue de mineur, les cours, on le voit bien, les personnes qui sont en finalité crim orga, n'ont pas du tout la même approche que nous, qui sommes en interpersonnel et vice-versa. Et puis, je crois que la méthodologie des profs, aussi, est très différente d'une finalité à une autre. Donc, du coup, voilà, nous, on est peut-être un peu plus, comme vous l'aviez dit, dans cette vision globale, dans ce recul, plus aller vers la personne, etc.

Tandis qu'en crim orga, c'est plus carré, c'est plus... C'est plus directif, je trouve.

Interviewé : Oui, j'imagine que oui, surtout si je sais bien les profs qui sont là-dedans. Non, parce que je me dis... Déjà, c'est dommage qu'il n'y ait pas de stage.

Et je dis ça en étant quelqu'un qui a vraiment galéré pour trouver une place de stage. J'ai dû demander une prolongation pour le délai parce que j'en avais pas. Mais je trouve ça dommage, surtout dans l'interpersonnel, quand même.

Mais ce qui me plaît, parce qu'on discutait souvent avec des collègues/on vient tous de milieux un peu différents/psycho, nous, il y a des droits, il y a des socio. Il y en avait un qui venait de journaliste dans ma promo tu vois ?

Giulia Principato : Oui, oui.

Interviewé : Désolée, j'ai tutoyé (rires).

Giulia Principato : Non, il n'y a pas de soucis(rires).

Interviewé : Pareil (rires). Mais nous, du coup, on a des approches complètement différentes. Et à l'époque, il n'y avait pas les mineurs, donc on sortait tous avec le même...

Giulia Principato : Le même bagage.

Interviewé : Oui, alors qu'ils n'étaient pas forcément adaptés à tout, tu vois. Donc moi, je trouve que s'il y a les mineurs, ça se permet quand même de...

Giulia Principato : De se spécialiser un petit peu dans la limite de temps qu'on a.

Interviewé : Oui, parce que même là, si tu vois ma collègue, qu'elle a un poste de direction, qui était, du coup, juriste avant, tu vois, qui a fait du droit. Et je me dis, mais nous, on a le même bagage.

On a fait le même master, mais on n'a pas du tout les mêmes compétences ou les mêmes sensibilités, je veux dire/et ça aurait été chouette de... Se concentrer un peu plus dessus, en tout cas.

L'aider d'opérer un peu plus. Ce qui est un peu dommage.

Mais bon, on a le temps. On a le temps d'être formés

Giulia Principato : De quelle manière votre formation initiale, ainsi que vos expériences, vous ont-elles préparé au défi actuel de la criminologie clinique ?

Interviewé : Presque pas du tout, je veux dire (rires)/Bon, c'est peut-être un peu plus personnel. De la criminologie clinique ? Oui, c'est un peu compliqué, puisque c'est tellement pas courant/Je trouve la criminologie clinique, j'en connais quoi, deux, peut-être, qui vraiment se définissent comme criminologie clinique. //

Comment on va faire un cours avec aucune substance ? Je me dis, comment madame... Même madame Mathys, elle a essayé, tu vois. C'était un bon cours, mais je me dis, t'as le cours, t'arrives sur le terrain, il n'y a rien/Les gens, ils te demandent, c'est quoi ta différence entre toi et un psychologue ? Tu sais pas répondre. //

Ils disent, mais qu'est-ce que tu amènes en termes de spécificité ? Je ne sais pas. Surtout moi, parce que moi, j'ai été un peu lancée dans le boulot. « Tiens, travaille. »

C'est ce que j'apprécie, tu vois. Du coup, j'ai adapté, j'ai appris.

Giulia Principato : Oui, oui.

Sous
Thème 2

Adéquation
avec la
réalité
de terrain

Prble d'
amélioration

Interviewé : Mais quand tu sais pas ce que c'est, ou ce qu'on attend de toi, c'est très compliqué. Même là encore, quand je pars parfois à des criminologues, c'est limite, on n'est pas trop pris en sérieux dans le sens où le psychologue le font déjà, alors que pas forcément. Ou alors, il ne devrait pas.

C'est peut-être un peu méchant, mais je trouve parfois, les psychologues, alors qu'ils sont hyper compétents dans leur domaine, ils viennent un peu se mettre dans des domaines qui ne sont pas les siens, qui appartiennent un peu plus à la criminologie. Sinon déjà, on est formés à toutes ces théories, à tout ce qui est le risque de récidive, la prévention. C'est spécifique pour nous quand même.

Donc pourquoi eux, ils viennent se mêler dedans ? Pas qu'ils ne peuvent pas donner leur avis, bien sûr, on est dans la collaboration. Mais ce n'est pas eux qui ont cette expertise, non. Et ça se sent parfois, parce que tout ce qui est un peu... Là, je parle de prévention de récidive et risque de récidive, parce que c'est quand même, je pense, une des choses les plus spécifiques en criminologie.

Mais si eux, ils viennent avec leur point de vue vraiment thérapeutique, psychologique, on met plein de facteurs qui sont importants pour la personne, alors que la criminologie ne les oublie pas. Et il faut les prendre en compte, parce que si on voit juste, ouais, c'est quelqu'un qui ne va pas bien, donc il va faire des trucs pas bien.

Giulia Principato : C'est un peu réducteur.

Interviewé : Ouais, c'est très triste, et c'est ce qu'on voit très, très souvent, en tout cas. Et là aussi, je ne sais pas si tout le monde est d'accord, moi, je trouve que quand je parle, pas quand je parle, mais quand je participe à des réunions où il y a plein de professionnels qui participent, et ça, on le voit souvent, du coup, ça, je n'étais pas préparée non plus. On a les idées, parce que moi, je suis dans le système de protection de la jeunesse, donc on a une idée, on sait que ce n'est pas idéal. Le système, on ne sait pas à quel point parfois, ça coince, et quand tu es dedans, tu es un peu choqué, parfois, surtout, voilà, en tant que criminologue. Je pense qu'on a cette capacité un peu de prendre du recul et de voir la personne d'un côté, de voir l'environnement d'un autre, de voir un peu tout ce qui se passe autour. On ne va pas juste pointer un domaine ou un aspect, une facette de la problématique. Et là, tu vois qu'il y a plein de gens qui prennent un peu un rôle qui ne leur appartient pas.

Il y a des assistants sociaux qui pensent être psy. Il y a des psys qui pensent être juges, et on est là, mais ça ne sert à rien, ça ne sert à absolument rien. Il n'y a rien qui avance, et on met la personne en mal. Et là, je pense que, peut-être que c'est un peu... Je suis en train de dire que la criminologie, c'est la meilleure, ce n'est pas la meilleure chose, ce n'est pas une solution à tout. Mais je pense que, puisqu'on a un peu ce point de vue, on voit à quel point ça peut parfois coincer.

Et ce n'est pas pour prendre le dessus et que ça soit à nous de décider, mais je pense que parfois, il faudrait écouter un peu plus ce qu'on a à dire, même si on n'est pas thérapeute, même si on n'est pas assistants sociaux. On a un point de vue important, quand même.

Giulia Principato : Plus large, plus global.

Interviewé : Oui. Et juste, je le trouve tellement spécifique et en même temps, pas du tout limitatif. Parce que nous, du coup, avec le service, on donne des formations.

Et là, on nous renvoie qu'ils aiment bien, quand il y a un duo de psychologues, criminologues, qui donne des formations. Ils nous le disent, parce qu'il y a vraiment... C'est complètement différent. Et ce n'est pas la faute de personne, en fait.

Quand tu travailles pendant des années, des années, des années, dans le même domaine, tu vas rester ancrée dans ton point de vue. C'est normal. Moi aussi, je vais le faire à un moment donné.